

Voyages en identités. Les espaces-temps de l'appartenance des Turcs de Bulgarie installés en Turquie

par Nadège Ragaru

Saisis de stupeur, des visages se penchent au-dehors de trains surchargés pour adresser un ultime adieu à leurs proches et à leurs amis. D'un compartiment à l'autre, les mains répètent d'identiques gestes de départ. Les quais bruissent d'une humanité effervescente. Sur les routes, voitures, carrioles et camions surchargés de bagages s'étirent en une file si interminable qu'elle en paraît immobile. Jamais la Bulgarie et la Turquie n'auront été aussi paradoxalement reliées que par cette chaîne humaine qui enjambe la frontière. Aux photographies prises lors de cet exode¹ répondent en miroir les représentations de l'accueil en Turquie, dans la presse et sur les écrans de télévision turcs. Il n'y est question, entre deux témoignages sur les violences infligées en Bulgarie, que de la chaleur des retrouvailles familiales et de la compassion des pouvoirs publics envers les « frères » de Bulgarie. Nous sommes à la fin du printemps 1989. Le dirigeant communiste Todor Jivkov annonce à la télévision nationale que les musulmans de Bulgarie qui le « souhaiteraient » sont autorisés à émigrer en Turquie. Cette décision intervient quatre ans après que 800 000 Turcs ont été soumis à une politique

1. En juin 2009, l'association Bal-Göç (Balkan göçmenleri kültür ve dayanışma derneği, Association culturelle et de solidarité des immigrés des Balkans), une influente organisation de migrants turcs des Balkans basée à Bursa, a organisé une exposition de photographies. Voir aussi <http://www.rumeliturk.net/tarih/basin/resim.goc.htm>.

d'assimilation forcée et contraints de renoncer à leurs patronymes turco-musulmans pour adopter des noms à consonance bulgare. En l'espace de trois mois, 340 000 Turcs quittent la terre où ils sont nés pour un pays que la plupart n'ont jamais vu. Submergée par le flot des réfugiés, la Turquie refermera ses frontières en août 1989².

Les images de 1989 tendent parfois à reléguer au second plan une histoire des relations entre la Bulgarie et la Turquie maillée de départs successifs qui plonge ses racines dans le recul de l'Empire ottoman et la formation d'États-nations balkaniques au XIX^e siècle. À chaque départ – des élites militaires, administratives et économiques ottomanes puis, par vagues, des populations devenues « minoritaires » – ont correspondu des profils de migrants, des conditions de voyage et des destinées contrastés, tandis que le franchissement de la frontière redessina la cartographie des attaches, certains demeurant en Bulgarie, d'autres rejoignant les parents déjà établis en Turquie. De cette traversée des démarcations territoriales, souvent associée au déplacement des frontières sociales, est résultée une multitude de manières d'être turc originaire de Bulgarie en Turquie. Les chercheurs bulgares qui ont travaillé sur ce thème ont souvent mis l'accent sur les difficultés d'ajustement de populations se découvrant autres dans le regard des Turcs de Turquie et sur le sentiment de perte auquel la terre d'origine était associée³. *A contrario*, les écrits turcs, notamment ceux des années 1980, ont volontiers souligné les souffrances vécues en Bulgarie et la naturalité d'un retour vers la mère patrie (*anavatan*)⁴. La démarche retenue ici est quelque peu différente. Sans postuler l'évidence ni d'un désajustement ni d'une insertion immédiate au cœur d'une nation essentialisée, l'on tentera de restituer ces itinéraires en les considérant sous un angle d'approche particulier, celui des retours en Bulgarie – rêvés ou accomplis, routinisés ou ponctuels, saisis dans l'ordre de l'attente ou du souvenir – et de la relation qui en est faite. Il s'agira d'appréhender les appartenances telles qu'elles se constituent dans une pratique des lieux « œuvrés par la fable »⁵, qui est aussi pratique de la filiation et du temps. Par-delà

2. Sur l'assimilation forcée, voir Valeri Stojanov, *Turското naselenie v Bălgarija meždū poljuzite na etničeskata politika* (La population turque en Bulgarie entre les pôles de la politique ethnique), Sofia, Lik, 1998 ; Mihail Gruiev, Aleksej Kaljonski, *Văzroditelnijat proces. Mjusjulmanskite obštnosti i komunističeskijat režim* (Le processus de renaissance. Les communautés musulmanes et le régime communiste), Sofia, Siela, 2008 ; Ali Eminov, *Turkish and Other Muslim Minorities in Bulgaria*, Londres, Hurst, 1997.

3. Mila Maeva, *Bălgarskite turci-preselnici v Republika Turcija. Kultura i identičnost* (Les migrants turcs bulgares établis en République de Turquie. Culture et identité), Sofia, IMIR, 2005 ; Antonina Zhelyazkova (ed.), *Between Adaptation and Nostalgia: The Bulgarian Turks in Turkey*, Sofia, IMIR, 1998.

4. Bilal Şimşir, *Bulgaristan Türkleri* (Les Turcs de Bulgarie), Istanbul, Bilgi, 1986 ; Ercüment Konukman, *Tarihi Belgeler ışığında. Büyük göç ve anavatan* (La grande migration et la mère patrie à la lumière des documents historiques), Ankara, Türk Basın Birliği, 1990.

5. Georges Didi-Huberman, « Le lieu malgré tout », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 46, avril-juin 1995, p. 36.

l'exploration de la spatialité des identifications – c'est-à-dire la manière dont le déplacement transforme les représentations du lieu d'origine, des espaces de référence comme des échelles et, corrélativement, remodèle les récits individuels et collectifs de l'identité – seront interrogés les liens qui unissent les circulations dans l'espace et dans le temps. Ce que les actualisations de passés diversement retraversés ou éludés doivent au voyage sera l'une des questions auxquelles nous tenterons de répondre. L'attention ne portera pas seulement, voire pas principalement, sur une forme unique de retour, organisée et institutionnalisée ; elle ne se cantonnera pas davantage à une saisie du temps en ses scansionnements commémoratifs. Seront examinées les actions ordinaires, les fragments d'existence, de matières et de sensations à travers lesquels le temps est parcouru et les lieux sont dits comme lieux. En l'occurrence, l'une des spécificités de la trajectoire des Turcs originaires de Bulgarie au regard des configurations souvent explorées dans les études sur le « tourisme des origines » réside dans cette succession sur la moyenne durée de mobilités plurielles, parties intégrantes d'un projet de vie ou imposées par la force. Cette analyse s'adosse à une étude de terrain réalisée en août et septembre 2009 dans deux mégapoles de Turquie, Istanbul et Bursa⁶, qui ont accueilli en grand nombre des migrants *muhacir* (rejoignant la terre d'islam) et des migrants *göçmen* (notion dépourvue de référence à une dimension confessionnelle) originaires de Bulgarie et, plus largement, de l'ancienne province ottomane de *Rumeli*. Après avoir brièvement retracé ces temporalités migratoires, l'on envisagera la manière dont les relations entre l'ici et l'ailleurs (alternativement ou concurremment pensés comme lieu d'origine *vs.* lieu d'installation, terre de naissance *vs.* terre des ancêtres, pays de résidence *vs.* mère patrie) sont tissées par des migrants ou descendants de migrants dont les parcours multiples brouillent les oppositions entre « départs » et « retours ». L'objectif n'est nullement de prétendre à l'exhaustivité, mais de donner à entendre un peu de la polyphonie des expériences du voyage et des manières de vivre des ruptures qui sont aussi réinventions de continuités. Deux dynamiques font en l'occurrence saillance. La redéfinition des échelles spatiales induite par le déplacement vers la Turquie s'impose d'abord comme

6. Bursa, mégapole industrielle de l'Ouest de la Turquie, compte 2,4 millions d'habitants, dont 250 000 déclarent une appartenance balkanique. Environ 62,5 % de sa population serait de souche balkanique. Les *göçmen* de Bulgarie résident principalement dans les communes de Kestel et Nilüfer. Voir Zeyned Dörtok Abacı, *Bursa'nın Zenginliği: Göçmenler* (La richesse de Bursa : les migrants), Bursa, Osmangazi Belediyesi Yayınları, 2008. À Istanbul (2,8 millions d'habitants), les migrants de Bulgarie habitent Avclar, Gaziosmanpaşa, Küçükçekmece, Ikitelli et, pour les plus fortunés, Bakırköy. Bursa et Istanbul ont accueilli respectivement 52 997 et 51 061 réfugiés de Bulgarie en 1989. Voir. E. Konukman, *Taribi Belgeler ışığında. Büyük göç ve anavatan* (La grande migration et la mère patrie à la lumière des documents historiques), *op. cit.*, p. 47 ; Jean-François Pérouse, « Les formes de mobilité balkaniques et transcaucasiennes à Istanbul », *Balkanologie*, 10 (1-2), mai 2008 (<http://balkanologie.revues.org/index371.html>).

un vecteur essentiel des recompositions identitaires. Ruraux dont l'horizon de vie se limitait souvent à la région de naissance, les Turcs de Bulgarie, devenus urbains dans la traversée de la frontière, reviennent sur la terre ancestrale avec un regard transformé par cette urbanité apprise en périphérie des mégapoles turques. Le voyage se comprend alors comme renégociation des ordres de grandeur, tandis que la Bulgarie s'inscrit dans un horizon imaginaire élargi aux dimensions de l'ancienne *Rumeli* ottomane. Les manières de réinvestir (ou non) le sol des ancêtres sont ensuite indexées à des trajectoires sociales qui médiatisent la filiation à travers l'enjeu de l'affiliation. Pour prendre la mesure de ce phénomène, il faut faire dialoguer frontières géographiques et sociales. Dire la notabilité en Turquie peut passer par un ré-enracinement dans une terre des origines en Bulgarie qui tient lieu de ressource symbolique dans les réseaux de sociabilité de *göçmen* ; plus souvent, le récit notabiliaire construit l'arrivée en Turquie comme une re-naissance, une nouvelle origine. C'est au croisement de ces deux processus que peut naître une réflexion sur les expériences du temps (individuel, familial ou collectif) et sur l'invention de l'avenir dans l'appropriation ou la disqualification des passés revisités.

« L'émigration nous a tenu lieu de projet national »⁷

Dans l'histoire des Turcs de Bulgarie, la migration a constitué depuis la sortie de l'Empire ottoman un ordre du possible, parfois aussi un horizon d'attente. Dans le sillage de la guerre russo-ottomane de 1877-1878 et de la création d'un État bulgare, le poids démographique des musulmans est passé d'un tiers environ en 1877 à 17,18 % en 1900, 14,30 % en 1920 puis 13,30 % en 1946⁸. L'émigration se poursuit sous le communisme suivant une alternance entre périodes de fermeture (étanche) et d'ouverture des frontières. Au total, les mobilités auraient concerné environ 1,16 million de personnes entre 1878 et 1992⁹. De ces mouvements – narrés et remémorés dans des poésies, chansons, objets matériels et souvenirs imagés – on ne saurait toutefois proposer un récit lisse où chaque flux apparaîtrait comme la simple réitération ou la conséquence nécessaire du précédent. Leurs configurations en sont en effet extrêmement contrastées : départs souhaités ou forcés, massifs ou circonscrits, avec confiscation des biens ou protection des droits de propriété. Surtout, la route emporte des êtres qui, d'une époque à l'autre et selon leurs appartenances

7. Entretien avec N., 39 ans, Istanbul, 2 septembre 2009 (nous traduisons, comme pour tous les entretiens retranscrits dans cet article).

8. Voir <http://www.nsi.bg/Census/Census.htm>.

9. A. Eminov, *Turkish and Other Muslim Minorities in Bulgaria*, op. cit., p. 79.

générationnelles, sociales et politiques, pensent différemment ce que signifie être turc et se représentent autrement le sens de leur voyage (émigration ou retour vers une mère patrie ?).

Ces mouvements migratoires sont conventionnellement présentés comme un baromètre des relations bulgaro-turques, les moments de détente étant associés à une meilleure gestion des flux (octroi des visas, rythme des départs, encadrement juridique de la cession des biens), les périodes de tension correspondant à des frontières scellées ou à des expulsions violentes. C'est oublier que les politiques migratoires de la Bulgarie et de la Turquie sont également sous-tendues par des logiques internes, en premier lieu, des projets de construction stato-nationale illustrés dans des définitions changeantes des contours de la nation et dans une ingénierie démographique des territoires¹⁰. C'est en interaction avec ces catégorisations juridico-administratives et ces récits nationaux que chaque musulman turcophone de Bulgarie a cherché à définir une idée de soi et de son chez soi¹¹. Pour autant, les décisions de partir ou de rester ne sauraient être vues comme le simple produit d'injonctions étatiques. Elles s'inscrivent également dans une « élaboration imaginaire et morale du départ »¹², nourrie par l'aspiration à rejoindre ceux qui ont déjà entrepris ce périple, les choix de proches ou de voisins, les traces d'un ailleurs incarné tantôt par les lettres apportées par des visiteurs de Turquie, tantôt par de minuscules portraits de Kemal Atatürk – cadeaux interdits et d'autant plus précieux –, le désir d'aventure ou la quête d'un avenir meilleur.

Pour se limiter à la période communiste, trois séquences migratoires peuvent être identifiées (1950-1951, 1969-1978, 1989). Entre décembre 1950 et novembre 1951, quelque 155 000 Turcs sont expulsés par le gouvernement bulgare et leurs biens (maison, bétail, outils agricoles, etc.) confisqués.

10. Sur le cas turc, voir Erol Ülker, « Assimilation, Security and Geographical Nationalization in Interwar Turkey: The Settlement Law of 1934 », *European Journal of Turkish Studies*, 7, 2008 (<http://ejts.revues.org/index2123.html>) ; sur le cas bulgare, voir Mila Mancheva, « Image and Policy: The Case of Turks and Pomaks in Interwar Bulgaria, 1918-1944 », *Islam and Christian-Muslim Relations*, 12 (3), 2001, p. 355-374.

11. La constitution des musulmans de Bulgarie turcophones en une communauté turque définie prioritairement en termes ethnoculturels est résultée d'un processus complexe intervenu en dialogue avec les trajectoires de la Bulgarie d'abord, puis d'une République de Turquie née dans une relation de distanciation, non dépourvue de continuités, avec l'héritage ottoman. Le lent passage d'une organisation politique, juridique et symbolique qui, dans l'Empire, accordait une préséance aux marqueurs confessionnels (musulmans *vs.* non musulmans) à une logique ethno-nationale (Bulgares *vs.* Turcs...) a été entamé en Bulgarie après 1878. La construction d'un État-nation turc – et donc, potentiellement, d'une « mère patrie » pour les Turcs restés en Bulgarie – est intervenue plus tardivement encore : les premières migrations depuis les terres bulgares ont donc vu des musulmans quitter la périphérie pour gagner le cœur de l'Empire, non des Turcs rejoindre une « mère patrie ». Sur le plan juridique, l'accord bulgaro-turc de 1925 est le premier à mentionner l'existence d'une « minorité turque » (et non seulement d'une communauté musulmane) en Bulgarie. C'est alors qu'ils sont déjà en situation minoritaire dans un pays à majorité orthodoxe que les « Turcs de Bulgarie » commencent à se penser comme turcs au sens ethno-national.

12. Fariba Adelhkhah, « Partir sans quitter, quitter sans partir », *Critique internationale*, 19, avril 2003, p. 144.

Soupçonnée d'être inféodée à la Turquie, cette population est vue comme un obstacle à l'avènement d'une « modernité socialiste » et à la collectivisation des terres¹³. La rupture des nouveaux dirigeants communistes avec le nationalisme « bourgeois » après 1944 avait certes été accueillie avec soulagement. Néanmoins, l'ambition prométhéenne d'une modernisation de la société passant notamment par l'« émancipation » religieuse et une réforme de l'enseignement (nationalisation des établissements scolaires privés musulmans, etc.) est vécue par les Turcs comme une atteinte à leurs coutumes, d'autant qu'elle implique une pénétration inédite de l'État dans des régions périphériques où les modes de vie n'avaient pas fondamentalement changé depuis la sortie de l'Empire. Bien que les autorités aient anticipé certaines des conséquences de cet exode massif, la désorganisation de l'économie est telle qu'elles décident d'y mettre un terme en novembre 1951 : 70 000 personnes environ sont séparées de leurs proches qu'elles s'apprêtaient à suivre. La plupart des migrants sont des paysans ou des artisans. Eux qui n'ont pas connu en Bulgarie les réformes du kémalisme dans la pratique confessionnelle et les codes vestimentaires, entre autres, se sentent en décalage par rapport aux mœurs des « Turcs locaux », singulièrement lorsqu'ils s'installent en milieu urbain. Établis principalement à l'Ouest du pays dans le cadre d'un ambitieux programme étatique de relogement, ils ne savent ni combien de temps dureront la guerre froide et le communisme ni s'il leur sera possible de revoir leurs parents restés en Bulgarie. Le départ est sans retour ; l'enjeu est dès lors de fonder une existence nouvelle en Turquie.

La migration de 1969-1978 se distingue à bien des égards de ce schéma : elle résulte d'un accord bilatéral – non d'une expulsion – qui vise à favoriser la réunion des familles divisées en 1951, s'échelonne sur une décennie et concerne environ 130 000 migrants. Seuls sont éligibles les Turcs ayant des parents de premier ou de second degré en Turquie. Les candidats au départ ne sont cependant pas autorisés à emporter leurs économies. À défaut, ils les convertissent en biens matériels (électroménager, meubles) dont certains sont confisqués à la frontière par les douaniers. Plus instruits que leurs prédécesseurs¹⁴, ils restent principalement ruraux, l'urbanisation ayant tardé à toucher les régions à peuplement minoritaire. Pour ceux qui sont nés après 1958, date de fusion des écoles bulgares et turques, l'essentiel de la scolarité s'est effectué en bulgare (l'enseignement du turc à titre optionnel est supprimé en

13. Huey Kostanick, *Turkish Settlement of Bulgarian Turks, 1950-1953*, Berkeley, University of California Press, 1957.

14. En 1934, 14,5 % seulement des turcophones savent lire et écrire contre 61,1 % des bulgarophones. Au milieu des années 1950, l'illettrisme en milieu turc tombe à 36 %. Cf. Ulrich Büchsenschütz, *Makinstvena politika v Bălgarija* (La politique des minorités en Bulgarie), Sofia, IMIR, 2003, p. 139.

1974). Leur dialecte s'est peu à peu éloigné des parlers de Turquie, sous l'effet de l'érosion de l'enseignement et de l'édition en turc, ainsi que d'une politique linguistique ayant cherché à « enrichir » la langue turque de termes bulgares à partir de 1960. Les campagnes d'athéisme et de « modernisation » du vêtement ou des pratiques festives ont transformé leurs rapports à la foi, tandis que l'entrée des femmes sur le marché du travail modifiait les relations de genre. La socialisation communiste a par ailleurs peu préparé les *göçmen* des années 1970 à découvrir une société turque capitaliste aux clivages politiques profonds. Aux jeunes qui intègrent des universités turques, le label de « communistes » assigne une identité politique dans laquelle ils peinent à se retrouver.

Si l'exode de 1989 reflète les transformations sociales intervenues dans la communauté turque depuis la migration des années 1970¹⁵, les départs touchent largement les élites formées sous le socialisme – milieux enseignants, professions médicales intermédiaires, cadres de coopératives et d'entreprises publiques, etc. – dont certaines avaient adhéré au projet socialiste avant de prendre leurs distances, voire de s'opposer au régime au moment de l'assimilation forcée. L'arrivée en Turquie fait naître un sentiment d'étrangeté renforcé par l'isolement imposé aux Turcs de Bulgarie dans les années 1980 : à l'exception de responsables du Parti ou de personnes ayant voyagé dans l'exercice de leurs fonctions, les réfugiés ne connaissent de la Turquie que les images de propagande bulgares et quelques lectures illicites. « Je n'avais aucune idée de ce qu'était la Turquie, rapporte ainsi une institutrice âgée de 22 ans en 1989. Je me disais que cela devait être comme la Bulgarie, mais en langue turque¹⁶. » Entièrement scolarisés en bulgare, les migrants les plus jeunes cherchent parfois leurs mots en turc. Aux contrastes entre les ordres politiques et économiques s'ajoute la découverte de la faible légitimité sociale du travail féminin¹⁷ ou de différences dans la pratique confessionnelle. Incertains sur leur avenir, confrontés à des conditions de vie et de logement difficiles, jugeant souvent la société turque « conservatrice », quelque 150 000 migrants regagnent la Bulgarie dès l'annonce du renversement de Todor Jivkov en novembre 1989. Comme en 1950-1951, l'exil de 1989 redessine les contours des familles, la fermeture de la frontière intervenant avant que tous les membres d'une même

15. Témoin le profil sociologique des réfugiés – qui ne couvre pas la totalité des migrants – pris en charge par les pouvoirs publics turcs en 1989 : 30,6 % sont agriculteurs, 26,6 %, ouvriers, 14,2 %, employés dans des services de réparation, 7,4 % occupent des professions techniques intermédiaires, 5,5 % sont enseignants et 1,2 %, responsables administratifs. E. Konukman, *Tarihi Belgeler ışığında. Büyük göç ve anavatan* (La grande migration et la mère patrie à la lumière des documents historiques), *op. cit.*

16. Entretien avec F., 42 ans, Bursa, 2 septembre 2009.

17. Ayşe Parla, « Remembering across the Border: Postsocialist Nostalgia among Turkish Immigrants from Bulgaria », *American Ethnologist*, 36 (4), 2008, p. 750-767.

lignée aient pu rejoindre la Turquie. Les voyages à destination de ce pays reprennent au lendemain de la chute du communisme. Au désir de réunion familiale se mêlent des stratégies de survie qui, à travers les migrations pendulaires, cherchent une réponse à la crise économique associée à l'instauration du capitalisme en Bulgarie¹⁸. Une figure inédite émerge au cœur de ces nouvelles mobilités, celle du migrant irrégulier dont l'image s'éloigne fortement du *soydas* (frère de sang) longtemps valorisé par les pouvoirs publics turcs. Les Turcs de Bulgarie oscillent alors entre circulations plurielles et installation durable au gré des inflexions des politiques migratoires bulgare et turque.¹⁹ Avec les départs jusqu'ici décrits, les trajectoires du retour en Bulgarie tissent des liens plus complexes qu'une confrontation entre ces deux notions ne le donnerait à penser. Ce sont ces relations qui seront maintenant envisagées à travers l'exploration des itinéraires individuels ou familiaux de migrants ayant quitté la Bulgarie entre 1950 et 1989. L'analyse donnera à voir la manière dont les territoires de l'identité se recomposent au fil de passages – invoqués, effectués ou réfutés – entre la Bulgarie et la Turquie.

L'impossible voyage ? Les itinéraires de la (l'af)filiation

Rares sont ceux qui, à l'exception des plus âgés, ont gardé le souvenir de la migration de 1950-1951 et de la terre des origines en Bulgarie. La confiscation des patrimoines au moment du départ, les trop rares échanges pendant la période communiste (quelques brèves visites à l'occasion de décès ou lorsque les relations bilatérales connaissent une embellie), les voies du mariage et de l'enfantement en Turquie ont en outre distendu les relations avec le territoire des ancêtres. Dès la troisième génération, le fil ténu de la mémoire réside parfois tout entier dans la connaissance et l'investissement symbolique du nom du village d'origine. L'expérience des migrants de Bulgarie est indexée à celle de nombreux Turcs venus d'ailleurs, des anciennes provinces ottomanes ou du Caucase. Les imaginaires d'une terre

18. Voir « Partir, revenir : imaginaires et itinéraires migratoires bulgares en Europe » (dossier sous la direction de Nadège Ragaru), *Balkanologie*, 11 (1-2), décembre 2008.

19. En 1989, la Turquie a réactivé les lois de 1934 réservant aux seuls étrangers considérés comme turcs la possibilité d'immigrer. Les Turcs de Bulgarie arrivés à cette date ont pu recevoir la nationalité turque. En revanche, de 1990 à 2000, la Turquie a imposé aux ressortissants bulgares un régime strict de visa qui a été à l'origine du développement de réseaux de passeurs illégaux. Entre 2001 et mai 2007, les séjours de moins de trois mois ont été autorisés. Cette mesure, qui a facilité la régularisation de migrants entrés et/ou restés illégalement dans les années 1990, a également encouragé le développement de migrations pendulaires. Depuis mai 2007 ne sont plus autorisées que des périodes de résidence de 90 jours une fois tous les six mois. Sur la politique migratoire turque, voir Nurcan Özgür-Baklacioğlu, *Protracted Insecurity and Asylum Policies in the Aegean*, New York, ISA, 15-18 juillet 2009 ; Jeanne Hersant, « "Frères turcs" et indésirables à la fois : les migrants de Thrace grecque en Turquie », *Revue européenne des migrations internationales*, 24 (3), 2008, p. 129-146.

que la plupart des descendants de *göçmen* n'ont jamais visitée empruntent à plusieurs répertoires : une historiographie turque ayant souvent présenté le communisme comme le stade suprême du nationalisme bulgare, des images télévisuelles de l'assimilation forcée de 1984-1985 et de l'exode de 1989, quelques figurations de la défunte grandeur ottomane proposées dans des films, documentaires ou livres, parfois aussi les témoignages des réfugiés de 1989 ou de migrants venus en nombre travailler dans les fabriques de Bursa et d'Istanbul au cours des années 1990.

Pour les représentants de la deuxième génération en revanche, les figurations du lieu sont modulées à travers des récits entendus dans leur enfance. Si une image vit, c'est dans les paroles berçantes de la mère ou dans les évocations mélancoliques des grands-parents. L'origine a parfois la douceur triste du conte. La terre ancestrale y est dite comme terre nourricière, reliefs et parfums des arbres fruitiers. Authentique, elle a les rondeurs d'une existence rurale ignorante du grondement de la ville et de ses rythmes syncopés. E. est un médecin prospère né à Bursa de parents originaires de Džebel/Cebel dans les Rhodopes orientaux (Bulgarie). À 11 ans, il accompagna sa mère en Bulgarie où elle venait pleurer la perte d'un parent. De ce périple unique, il dit n'avoir gardé que des images éparses, infiniment plus pauvres que les visualisations nées de l'écoute maternelle. Son premier voyage à l'âge adulte, il l'effectue en 1998, au moment où l'accélération des réformes laisse augurer des perspectives d'investissements économiques. Il décide d'aller visiter le village de ses parents : « Je suis allé sur la tombe de mon grand-père, mais il n'y avait plus de tombe. Je ne suis pas parvenu à la retrouver. Dans le cimetière, les pierres tombales avaient été renversées, saccagées²⁰. Alors je me suis dit que mes parents avaient bien fait de partir. Je voulais voir aussi notre maison familiale, depuis longtemps abandonnée. Toute mon enfance, ma mère m'avait parlé des cerisiers de son village, du jardin. Elle disait que là-bas les cerises avaient une odeur et un goût qu'on ne peut retrouver en Turquie. J'avais promis de lui en rapporter. J'ai cherché, cherché. Mais il n'y avait aucun cerisier, ni dans le jardin ni autour. Plus rien. À un moment, j'ai avisé une souche d'arbre abattu. Je me suis penché. C'était un cerisier. Alors, je ne sais pas pourquoi, j'ai sorti mon appareil et j'ai pris une photo du tronc. Je me suis dit "cela au moins, je pourrai lui rapporter" »²¹.

20. Au cours de la campagne d'assimilation forcée de 1984-1985, certains cimetières musulmans ont été profanés. Par ailleurs, maintes sépultures anciennes, situées dans des villages progressivement désertés, ont vu le temps éroder les inscriptions sur les pierres tombales.

21. Entretien avec E., Bursa, 5 septembre 2009.

En Turquie, les souvenirs de la mère, maintes fois racontés, avaient fini par fixer une image presque palpable des fruits du passé. Le lieu d'origine est alors recherché dans un hier dont on souhaiterait qu'il fût parvenu intact à l'heure des retrouvailles ; le voyage, pensé comme la lente remontée vers un avant pétrifié. Or, tandis que ces réminiscences continuaient d'être dites chaque jour au présent, le temps avançait inexorablement. Les repères susceptibles de signifier l'ancrage, dans le lieu de la mise en terre, la demeure ou l'arbre familial, ne subsistent qu'à l'état de ruines. La photographie fixe les cercles concentriques de la croissance de l'arbre qui donnent à voir l'épaisseur du temps écoulé et exposent incidemment l'impossibilité de la rencontre. Rompant la continuité entretenue à travers les scansions du passé, le voyage se mue en instant de dépossession.

L'enjeu du retour sur la terre natale ne se limite toutefois pas à l'impossible recherche d'un avant clos. Il concerne également la manière dont le voyage des origines participe d'un récit de soi qui, en fonction de la trajectoire sociale suivie après l'installation en Turquie, va revisiter différemment les lieux et marqueurs de l'appartenance, procéder à des pliures du temps à la faveur desquelles certains segments des histoires familiales redeviennent intimes et d'autres distants. La question du lieu reliée à celle de la filiation dialogue alors avec l'enracinement social revendiqué. Éloquente à cet égard est la trajectoire de la famille de Ali Durmaz, fondateur et dirigeant, jusqu'à son décès dans un accident de voiture en 2003, d'une puissante entreprise de machines-outils, la compagnie Durma.

Ali Durmaz naît en 1935 dans un village de la région de Kârdžali/Kırcaali. Son père, paysan, vit des produits agricoles qu'il vend sur les marchés de Kırcaali et du commerce des biens, textiles notamment, qu'il rapporte de ses voyages. Ali a 15 ans lorsqu'il quitte la Bulgarie en 1950. Sans diplôme, contraint de veiller sur sa mère et ses frères et sœurs après le décès prématuré de son père, il devient ouvrier tourneur, puis ouvre sa propre boutique et crée une société dont les activités deviennent florissantes. En 2001, les nouveaux locaux de la compagnie Durma sont inaugurés en présence du secrétaire d'État turc au commerce, Kemal Derviş. Durma emploie alors 550 salariés et réalise près de 90 % de son chiffre d'affaires à l'exportation. À la mort de leur père, Hüseyin et Fatma, deux de ses trois enfants, reprennent l'entreprise familiale. Dans le bureau de Ali Durmaz, ils ont installé un musée : les murs sont tapissés de reproductions d'articles de presse qui reconstituent les épisodes marquants d'une existence dont le rythme suit les phases de l'ascension sociale. À hauteur de main sont exposés sous vitrine objets personnels et souvenirs. Derrière le bureau, trône, solitaire, une large photographie de Kemal Atatürk, choisie par Ali Durmaz lui-même, confie sa fille : le père de

la nation turque y est représenté l'index tendu vers l'horizon. N'étaient quelques photographies jaunies, les évocations du lieu de naissance ou même d'un passé antérieur à l'arrivée en Turquie seraient rares : l'existence que ce musée met en récit commence en Turquie.

En hommage au défunt, Fatma Durmaz Yilbirlilik a rédigé un ouvrage en langue anglaise,²² seconde relation d'un passé travaillé par le présent. Le village de naissance « sur le flanc des Rhodopes couvert de pins, là où les deux bras de l'Arda se rencontrent »²³ y fait l'objet d'une mention succincte : souvenirs de classe dans la modeste école attenante à la mosquée, premières ventes écolières attestant un instinct entrepreneurial précoce, courage de Ali se dressant contre le mépris de la foi d'un instituteur redoutant la répression communiste. La « migration » et l'installation en Turquie sont également traitées selon un canevas court : « La pression dans le pays devenait de plus en plus sévère. C'était juste après la seconde guerre mondiale et la cruauté s'intensifiait. Avec le communisme, la vie des Turcs est devenue plus dure que jamais ; le turc et les leçons de calligraphie ont été interdits et l'assimilation était visible. (...) Le matin du *Kurban bayramı* (...), ils offrirent le sacrifice et laissèrent derrière eux tout ce qu'ils avaient, leurs champs et la table sur laquelle ils avaient pris leur dernier dîner. Emportant tout ce qu'ils pouvaient, ils partirent à cheval en direction de Kırcaali. Ils avaient une invitation officielle de leurs proches en Turquie. Les attendait un voyage plein de frayeurs et de péripéties. Car elle était loin la terre où ils embrasseraient la vie à nouveau et prendraient racine. Pendant leur long et douloureux voyage vers la Turquie, ils ne parvinrent à faire cesser les larmes de la petite Ayşe [l'une des sœurs de Ali] qu'en lui rappelant les soldats bulgares (...). Enfin ils descendirent à la station Haydarpaşa. Le foyer pour réfugiés où ils passèrent une semaine fut leur premier abri. Puis ils prirent le bateau à vapeur *Marakas* jusqu'à Mudanya. Leur tante, qui vivait à Bursa, les accueillit et les hébergea quelque temps. Bientôt ils trouvèrent une maison à louer et s'y installèrent ». ²⁴ Quoique bref, le récit est d'une étonnante richesse symbolique. La description des politiques publiques des années 1940 s'inscrit dans une lecture du communisme bulgare comme une ère homogène de violences qui se cristallisa dans les années 1980, au moment de l'assimilation forcée²⁵. L'épreuve du voyage constitue le motif central du texte, l'opérateur de la rupture-métamorphose qui conditionne renaissance *et* enracinement en Turquie. Dans la suite de l'ouvrage, la narration construit la figure d'un père

22. Fatma Durmaz Yilbirlilik, *An Agreement with Life. Ali Durmaz, 1935-2004*, Bursa, Ekip Media Yayıncılık, 2005.

23. *Ibid.*, p. 15.

24. *Ibid.*, p. 17.

25. Le turc ne fut pas interdit en Bulgarie dans les années 1940, le développement des revues, éditions, œuvres théâtrales en langue turque y fut au contraire encouragé.

visionnaire et industriel qui n'est pas sans évoquer les récits des enfants de la grande bourgeoisie turque étudiés par David Behar²⁶. Le lieu d'origine en Bulgarie n'est pas totalement absent, mais il prend place et sens en fin de parcours, dans l'évocation du mécénat et de la prodigalité en Turquie. L'on apprend ainsi que, membre de la Chambre de commerce de Bursa, Ali Durmaz a offert à sa ville d'adoption deux écoles et un stade de sport, et qu'il a financé la construction du bâtiment abritant l'organisation des migrants originaires d'Ardino/Eğridere. Mention est également faite du soutien qu'il apporta en 1985 à la fondation Bal-Göç.

Au moment de l'entretien, Fatma Durmaz s'apprête à effectuer son premier voyage en Bulgarie où son entreprise envisage d'ouvrir une filiale. L'entrée de la Bulgarie dans l'Union européenne a renforcé l'attractivité du pays. Comment cette élégante femme d'affaires pense-t-elle son voyage dans un État qu'elle imagine « petit, relativement pauvre et verdoyant » ? : « Je ferai comme la dernière fois, lorsque nous étions allés en excursion en Macédoine et jusqu'à la côte dalmate. Nous étions passés par une agence qui avait tout organisé, très bien d'ailleurs. Eux savent quels sont les sites touristiques à ne pas manquer »²⁷. Une idée de l'itinéraire ? « En premier lieu bien sûr, j'irai voir le siège de la filiale à Sofia. Puis je me rendrai dans le village de mon père et, ensuite, je visiterai les curiosités du pays. De toute façon, je ne resterai que quelques jours. Je n'ai pas beaucoup de temps. » Soudain, Fatma Durmaz se lève et revient avec un portefeuille en cuir vieilli dont son père ne se séparait jamais. L'entrepreneur y avait gardé trois billets de banque, un bulgare, un colombien et un chinois. Dans ce paysage de monnaies étrangères, cartographie des mondes imaginés, la Bulgarie prend place entre les immensités de l'Amérique latine et de la Chine. Du doigt, Fatma Durmaz désigne une carte de visite qu'elle hésite à sortir du portefeuille, celle d'une femme, manager d'une entreprise de textile dans une petite commune des Rhodopes : « Je ne sais pas qui est cette femme. C'est la seule carte que nous ayons retrouvée sur lui ». Et elle ajoute : « C'est là que je voudrais aller, je voudrais retrouver cette femme ». Comme si cette médiation pouvait, sur le lieu insondable des origines, tracer une voie d'entrée et aider à redécouvrir un père dont Fatma Durmaz ne cesse de souligner à quel point, pris par ses affaires, il était absent. Sur les significations attribuées au retour, sur les manières du temps, cette trajectoire jette un éclairage complexe : là où le désir d'être pleinement accepté au sein de la notabilité turque locale invite à faire

26. David Behar, « L'inscription de l'héritier dans la lignée. Filiation, affiliation et réussite sociale en grande bourgeoisie turque », *European Journal of Turkish Studies*, 4, 2006 (<http://ejts.revues.org/index625.html>).

27. Entretien avec F. Durmaz, Bursa, 4 septembre 2009.

valoir l'enracinement en Turquie d'une filiation entrepreneuriale appelée à se confondre avec la filiation individuelle – quitte à reléguer à l'arrière-plan une origine bulgare peu prestigieuse –, le pèlerinage sur les traces du père réintègre dans le récit de soi cette terre villageoise²⁸. Dans la présentation qui en est faite, c'est toutefois en référence à un projet professionnel dépourvu de sentimentalité que le voyage en Bulgarie est introduit.

Bien que la plupart des migrants venus en 1950-1951 n'aient pas connu semblable réussite sociale, certaines facettes de l'appréhension du lieu et du temps se retrouvent d'un entretien à l'autre. Le voyage des racines est associé à un itinéraire jalonné d'escaliers. L'espace advient à travers l'énumération de lieux reliant entre eux des univers, rationalités et émotions hétérogènes. Les étapes obligées que sont le village d'origine et le cimetière sont volontiers complétées par la découverte de sites touristiques. L'insistance sur l'économie du temps participe par ailleurs d'une mise en relief du contraste entre une Turquie en mouvement et un ailleurs associé à une temporalité suspendue. Tous les récits collectés suggèrent enfin la nécessité de penser la spatialisation des identités autour de trois coordonnées, le lieu d'où l'on vient, l'endroit où l'on s'est établi et la manière dont les rapports entre l'un et l'autre sont transformés par le changement d'horizon. Envisagée depuis la Turquie, la Bulgarie fait figure d'État de taille modeste, peu développé, dont la ruralité préservée n'est pas dépourvue de charme. Plus fondamentalement, la transformation du regard est corrélée à l'élargissement des opportunités sociales. Pour apprécier les modes d'appréhension du village et du pays (re)découverts, il convient dès lors d'interroger l'articulation entre mobilités spatiale et sociale. Cette dimension apparaîtra avec une saillance particulière si l'on considère les expériences des migrants arrivés dans les années 1970, et pour lesquels le voyage des origines est susceptible de participer de l'énonciation et de la confirmation de l'ascension sociale réalisée en Turquie.

La reconquête notabiliaire du lieu : espaces de la réussite sociale et récits de la turcité

Un village à flanc de montagne, toitures colorées des maisons basses, courbes du relief végétal sous un flamboyant soleil d'été. Une mairie, petite bâtisse aux murs fissurés ; on aperçoit encore le nom du cinéma qu'elle abrita, désormais fermé, et les traces d'une bibliothèque que les livres ont abandonnée.

28. Par notabilité, l'on entend ici cette estime sociale convertible en position de pouvoir, qu'elle soit liée à la naissance, à la fortune, à la réputation ou à des ressources redistribuables. Pour un tel usage, voir les dossiers « Trajectoires de la notabilité », *Politix*, 17 (65 et 67), 2004.

La maison familiale apparaît vue de face, puis de côté, avec son enclos et ses murs à la chaux – vide. De prise de vue en prise de vue se dessine le cheminement du visiteur. Ici une route en dos d'âne, étroite et nue ; à l'horizon émerge le long minaret d'une mosquée. Nous atteignons le vaste *tjurbe* construit en 2005 au pic Svoboda des Rhodopes où serait enterré un prédicateur musulman du XIV^e siècle, Enihan baba (Enihan baba Türbesi). Il faut monter plusieurs centaines de marches avant d'atteindre le mausolée blanc ; une petite fontaine ouvre la voie. Les uns derrière les autres, les membres de la parentèle grimpent cet escalier qui semble ne jamais devoir finir. Le point de vue est splendide. Poses collectives devant l'édifice. Un cliché figure une plaque commémorative en l'honneur de « Momčil vojvoda » posée par des militants nationalistes bulgares à quelques pas du sanctuaire.²⁹ Viennent ensuite des photographies de moments festifs : mariage, danses et repas déclinés en plusieurs villages et demeures privées. Ici, l'attention est attirée sur ce convive, un chanteur populaire, lointain cousin avec qui l'on a renoué. Là, on remarque la présence d'un député du Mouvement des droits et libertés (DPS/HÖH, représentant la minorité turque de Bulgarie) et de son épouse. Changement de décor. Nous sommes à Plovdiv dans l'une de ces superbes maisons d'architecture dite « Renaissance nationale » transformées en restaurant. L'appareil a capté une fresque murale sur laquelle danse un derviche tourneur. Le périple se clôt avec le portrait de ce frère et de cette sœur, séparés au temps de l'assimilation forcée – l'un étant parti en Turquie, l'autre ayant pris épouse à Gabrovo – à qui Y. a donné la possibilité de se retrouver. En 2008, la famille de Y. a organisé en Bulgarie les retrouvailles des dix frères et sœurs de sa mère que la vie avait éparpillés entre Bursa, Istanbul et Izmir en Turquie, Plovdiv, Ardino et Asenovgrad en Bulgarie. Pendant quatre jours, ils ont sillonné les Rhodopes. Les clichés que l'on vient de décrire ont été pris à cette occasion. Carnets de voyage, tri dans le temps et l'espace, ils désignent ce qui a vocation à être incorporé dans le souvenir, à être montré au retour en Turquie. Le voyage des racines y est présenté dans ses divers motifs : réjouissances familiales, sociabilités politiques et/ou associatives, pèlerinage. L'auteur de ces photographies, Y., a grandi dans un village de la région de Kărdžali/Kırcaali, avant que son père, instituteur, ne s'installe à Plovdiv, la deuxième ville de Bulgarie, pour assurer un futur meilleur à son fils. Ce premier voyage accompagna le passage d'un environnement villageois

29. Vénéralisé par les musulmans des Rhodopes comme un saint de la conquête ottomane, Enihan baba est parfois vu en Bulgarie comme un chef militaire ayant cherché à soumettre la montagne. Le site retenu pour le monument a fait controverse car il est associé en milieu chrétien à la figure de Momčil dont la légende raconte qu'il se serait opposé à l'avancée des troupes ottomanes en 1345. Voir Evgenja Troeva-Grigорова, « Istoriografijata kato pole na pametta » (L'historiographie comme champ de la mémoire), *Bălgarski folklor*, 3-4, 2008, p. 101-117.

principalement turc à un univers citadin presque exclusivement bulgare. Au collège, Y. est le seul Turc de sa classe. Quelques fautes de grammaire en bulgare, langue dans laquelle les cours sont dispensés, et un nom à consonance spécifique le singularisent d'entrée, quand ils n'engendrent pas une solitude tue. Certains week-ends, Y. rentre au village où les habitants vivent de la culture du tabac. « Nous savions ce qui nous attendait si nous ne travaillions pas bien à l'école, commente l'une de ses connaissances, un ancien professeur de sciences physiques. Nous voulions réussir, ne pas être comme nos parents et nos grands-parents. »³⁰ Le départ vers la Turquie a lieu en 1978, date à laquelle Y. achève sa scolarité dans un lycée technique préparant aux métiers de la restauration. Toutefois, à Bursa où vit une de ses tantes, un oncle lui suggère de changer d'orientation et de s'inscrire en médecine. De brillantes études le mènent vers une spécialisation en chirurgie. Jeune médecin, il est envoyé en poste à l'Est de la Turquie, y rencontre sa future épouse, elle aussi docteur, avant de revenir à Bursa poursuivre son ascension professionnelle dans une clinique privée.

C'est à la fin des années 1990, dans le cadre d'un engagement associatif au sein de Bal-Göç, que Y. a renoué avec la Bulgarie où il se rend désormais au moins une fois par an³¹. Chirurgien renommé, il est revenu sur cette terre en l'abordant non plus depuis l'ancienne périphérie villageoise, mais depuis le centre géographique (Sofia) et social (ses élites). Sous l'effet du rapprochement entre propriétés biographiques, certains liens familiaux se sont resserrés. Plusieurs responsables politiques turcs de Bulgarie sont ses familiers. Sa maîtrise parfaite de la langue bulgare, entretenue avec soin, confère à ses circulations une grande aisance par-delà les milieux turcs. Membre d'un réseau de cliniques privées turques qui compte soixante établissements, il mobilise ses relations pour soutenir le projet de construction d'une clinique à Sofia. L'engagement associatif est ici une reconquête du lieu qui atteste tout en le confortant le statut social récemment acquis. Si, en Turquie, son intégration à la notabilité locale reste vécue comme inachevée, dans le regard des Turcs restés en Bulgarie et dans celui des camarades de lycée bulgares, conviés sur son initiative en 2008 à célébrer les trente ans de leur promotion, il lit le chemin qu'il a parcouru. Entre deux voyages en Europe, il prend même le temps de découvrir la Bulgarie en « vrai » touriste, visite le monastère de Bačkovo au Sud de Plovdiv, arpente sites remarquables et monuments.

30. Entretien avec A., Bursa, 6 septembre 2009.

31. Sur l'engagement associatif comme vecteur et signe d'accomplissement social dans le cas des Turcs de Thrace, voir Jeanne Hersant, « Les associations de migrants originaires de Thrace occidentale (Grèce) à Bursa et Zeytinburnu : pratiques politiques et figures de notables », *European Journal of Turkish Studies*, 2, 2005 (<http://ejts.revues.org/index368.html>).

Tel que proposé dans les photographies commentées, le récit de soi s'opère en affinité avec une relecture de la place des communautés turques de Bulgarie dans la narration historique turque. Tandis que l'enseignement bulgare des années 1970 donnait de l'ère ottomane une image de violence effroyable, de la Turquie celle d'un pays arriéré et faisait silence sur l'histoire d'une minorité turque dont les marqueurs identitaires étaient contestés les uns après les autres, l'installation en Turquie a offert l'opportunité de réhabiliter le passé ottoman de la *Rumeli* et, corrélativement, l'histoire de la communauté turque de Bulgarie. C'est en Turquie que Y. a découvert les proximités entre l'architecture de la « Renaissance nationale » bulgare si présente dans le vieux Plovdiv et l'architecture ottomane dont Bursa garde de beaux vestiges, avant, peut-être, de déceler dans la première une déclinaison locale de l'ottomanité. Le pèlerinage vers Enihan baba Türbesi – un lieu de dévotion fréquenté tant par les Turcs des Rhodopes que par les *göçmen* installés en Turquie – participe d'une même articulation entre l'ici et l'ailleurs à travers leur inscription dans une commune histoire multiséculaire. Avant même la construction du mausolée, ce site faisait l'objet d'un culte. L'édification du *tjurbe* a toutefois considérablement accru son rayonnement. « Ils étaient 5 000 à l'occasion du dernier *kurban* » souligne Y. non sans fierté. Réinscrite dans une longue durée prestigieuse, l'histoire des Turcs de Bulgarie, désormais reliée à celle des autres communautés turques balkaniques, gagne une nouvelle profondeur de champ. « Avec Bal-Göç, nous étions récemment en Macédoine. C'était ma première fois. J'ai beaucoup aimé Skopje, *Čarsija* [l'ancien quartier du bazar ottoman]. Et puis là-bas, on se sent vraiment chez soi. Tout le monde comprend et parle le turc, surtout chez les personnes âgées. Ensuite nous sommes allés à Prizren, trois heures seulement, nous n'avions pas beaucoup de temps, avant d'atteindre Priština. Il y a un *tjurbe* là-bas dédié à Murat I^{er}. Depuis quatre ou cinq ans, les Turcs d'ici ont pris l'habitude d'aller le visiter ». ³² En fin de parcours, Bursa et Priština se trouvent ainsi reliées dans une cartographie symbolique unique : après son décès, lors de la bataille du Kosovo en 1389, la dépouille de Murat fut transportée à Bursa, capitale de l'Empire ottoman naissant, où fut édifié un sanctuaire. Quelques décennies plus tard, un mausolée fut érigé en son honneur près de Priština ³³.

Ce travail de réinscription en terre natale – fût-il médiatisé par la référence à une histoire collective – n'est toutefois pas sans présenter le risque d'introduire une imperceptible distance avec les générations nées en Turquie.

32. Entretien avec Y., Bursa, 2 septembre 2009.

33. La tombe du Sultan Murat à Priština a été restaurée entre 2004 et 2006 avec le soutien de la Turquie.

Comment partager des souvenirs, une affectivité propre avec des fils à qui la Bulgarie n'évoque quasiment rien ? « L'un de mes fils est étudiant à l'université de Sabancı [université privée en langue anglaise d'Istanbul] ; il veut partir six mois en Suède. Mon fils cadet va au lycée ici à Bursa. Il a commencé à apprendre l'anglais et aussi un peu de français. Il avait songé à essayer d'apprendre le bulgare, puis il y a renoncé. Maintenant, il pense plutôt au russe. Évidemment, pour eux c'est différent, ils n'ont pas grandi là-bas. Mais je les ai emmenés en Bulgarie. Comme ils adorent le ski, nous sommes allés à Pamporovo. Évidemment, on peut faire du ski ici aussi ; les montagnes de Bursa sont réputées pour leur neige. Ça leur a beaucoup plu. Nous y sommes allés deux fois ». ³⁴

Du tourisme des racines au tourisme tout court s'opère dès lors parfois une conversion qui n'est pas propre à la trajectoire de Y. En partie à l'incitation d'organisations de *göçmen* qui tentent de susciter l'intérêt en diversifiant leur offre d'activités en Bulgarie³⁵, en partie en raison du moindre coût des vacances, certains migrants et descendants de migrants ont pris l'habitude de profiter des neiges bulgares, d'eaux thermales réputées ou des plages de la mer Noire. Le dépaysement de la vision induit par l'installation en Turquie n'est pas non plus étranger à cette exploration touristique. Pour la grande majorité des migrants arrivés en 1950-1951, en 1969-1978, voire en 1989, la traversée des Dardanelles a fusionné deux mouvements : elle a été franchissement d'une frontière étatique mais aussi passage du statut de rural à celui d'urbain. Cette urbanité apprise en Turquie, fût-ce en marge des cités, a favorisé le développement d'un regard en mesure de traverser les anciennes frontières socioculturelles et symboliques qui, aux yeux de nombreux Turcs, séparaient les « périphéries » turques du cœur de l'État. Endossant tour à tour les rôles de voyageur des racines, pèlerin, touriste et entrepreneur, Y. envisage, quant à lui, de racheter l'ancienne école de son village et d'en faire une maison d'hôtes écologique.

Pour les *göçmen* des années 1970, la question du retour est aussi – comme l'a suggéré l'évocation de la réunion de Y. avec ses anciens camarades de lycée – celle de la confrontation avec des amis et voisins demeurés en Bulgarie. La quête des origines ne peut être dissociée d'une lecture de soi par démarquage, jugeant les usages comparés du temps. Cet enjeu transparait plus encore dans le cas des Turcs ayant fui la Bulgarie il y a seulement vingt ans,

34. Entretien avec Y., cité.

35. Comme en témoigne l'offre touristique de l'Association des migrants de Ardino/Eğridere de Bursa : aux soirées musicales et aux rencontres littéraires s'ajoute la découverte de la réserve naturelle de Belite Brezi et de la station de ski de Pamporovo. Entretien avec l'un de ses responsables, Bursa, 6 septembre 2009.

notamment parce que la bulgarisation forcée et l'exode ont mis à l'épreuve les relations intercommunautaires.

Les mouvements pendulaires de l'identité : ici comme ailleurs

Le visiteur est accueilli par des bâtiments de six étages de couleur ocre ou rose entre lesquels serpentent de petits jardins impeccablement entretenus ; des tomates d'un rouge vif enveloppent les tuteurs de ces potagers improvisés où alternent fruits et légumes. Entre deux immeubles a été aménagé un espace de jeu pour enfants. Nous sommes à Ikitelli, quartier industriel et populaire situé dans la partie européenne d'Istanbul où, en 1989, le gouvernement turc fit construire des logements pour les réfugiés de Bulgarie (*göçmen konutları*). Locataires au début de leur installation, les migrants ont depuis acquis les appartements mis à leur disposition. Les plus fortunés ont quitté la résidence pour s'installer dans des quartiers moins excentrés ; ils ont été remplacés dans les années 1990 par d'autres migrants turcs de Bulgarie venus chercher un emploi. Presque tous les habitants établis en 1989 sont originaires de la région de Şumen/Şumnu, au Nord-Est de la Bulgarie, comme l'atteste l'appellation des ruelles qui longent les immeubles : « Au début des années 1990, explique un instituteur aujourd'hui à la retraite, quand les autorités nous ont demandé de donner des noms aux rues du quartier, nous nous sommes rassemblés et les avons choisis ensemble. Chaque rue porte le nom d'un des villages d'où nous sommes venus ». ³⁶

Par contraste avec les procédés d'inscription observés dans les précédents moments migratoires, c'est ici le lieu de résidence dont il a fallu maîtriser la part d'étrangeté à travers l'intercession de la terre d'origine³⁷. Les toponymes³⁸, l'aménagement des espaces verts autour des bâtiments participent d'un même effort pour inscrire dans le lieu nouveau ce que l'on a laissé derrière soi et tresser la continuité dans la rupture de la migration³⁹. À travers

36. Entretien avec P., 68 ans, Istanbul, 1^{er} septembre 2009.

37. Hayriye Memoğlu-Süleymanoğlu, « Sbogom baštino ognište, sbogom roden kraj » (Adieu foyer paternel, adieu région de naissance), 16 janvier 2010 (<http://thebigexcursion.blogspot.com/>).

38. Ce mode d'appropriation a également concerné les noms des personnes. En 1984-1985, les Turcs de Bulgarie avaient été contraints d'adopter des patronymes bulgarisés (d'ailleurs parfois différents au sein d'une parentèle en fonction du lieu où le changement était effectué). À leur arrivée en Turquie en 1989, les migrants eurent à choisir un nouveau patronyme. Certains retinrent l'appellation du village ou de la ville dont ils étaient issus. Le lieu d'origine, incorporé dans les existences individuelles, devint sésame signifiant publiquement la filiation au moment de l'entrée en terre nouvelle. Entretien avec Z., 39 ans, Bursa, 7 septembre 2009.

39. Selon une logique similaire, dans la commune de Nilüfer, le bâtiment de l'Association des migrants d'Ardino a la forme du « pont du diable » symbole de la municipalité de Bulgarie. L'organisation a par ailleurs choisi pour slogan « le monde devient plus petit et Ardino plus grand » (*Dünya küçülüyor, Egridere büyüyor*), illustrant un univers globalisé de distances rétrécies dans lequel la localité gagne en centralité.

ces espaces-temps mis en abîme sont aussi reconduits un peu de l'ancien ordre villageois et un entre-soi garant de la préservation des solidarités antérieures qui confèrent lisibilité au monde urbain. L'identitarisation du lieu intervient comme par miniaturisation des espaces : dans l'immensité de la ville-pays Istanbul, l'ancien village est devenu rues, les jardinets reproduisent à échelle réduite les lopins de terre privés de l'époque communiste.

Production matérielle et symbolique de la localité, l'entretien méticuleux des espaces potagers arrache aussi Ikitelli à l'anonymat des constructions pour migrants bâties à la hâte en 1989-1990 selon des plans architecturaux presque toujours identiques et dont certaines sont déjà vétustes. Il sert à marquer l'identité distinctive des *göçmen* de Bulgarie par rapport aux autres migrants établis à Istanbul comme aux Turcs « locaux ». L'affichage des vertus jardinières, qui dit le village dans la ville, expose également une éthique du travail à travers laquelle les Turcs de Bulgarie subjectivent leur condition de nouveaux venus dont le dialecte fait sourire et dont les mœurs sont jugées trop libérales par les ruraux turcs arrivés à Istanbul depuis le cœur de l'Anatolie : « Nous sommes venus ici pour pouvoir être enfin turcs, et ils nous appellent bulgares »⁴⁰. De cette « bulgarité », certains migrants de 1989 ont fait une singularité revendiquée à travers la préservation d'habitudes alimentaires (telles la consommation de porc ou d'alcool ou la plus faible pratique du jeûne pendant le Ramadan) qui tranchent parfois avec les interdits religieux respectés en Turquie.

Interpréter en termes de nostalgie ou d'inadaptation à la société turque ces transcriptions en Turquie d'arts de faire liés à la terre natale serait toutefois extrêmement réducteur. Si, parmi les migrants, quelques retraités ont préféré passer leurs derniers jours en Bulgarie et être enterrés auprès des leurs, la plupart des *göçmen* ont apprivoisé la sensation mêlée de l'étranger et du familier. L'horizon de leurs existences n'épouse pas les frontières étatiques ; ses territoires pertinents sont relationnels. L'écheveau des liens n'exclut pas la formulation de polarités, d'ailleurs changeantes, où Bulgarie et Turquie font couple : le lieu de naissance et celui où l'on vit, le pays où l'on travaille et celui où l'on passe ses vacances. Pour autant, la fréquence des voyages et les significations qui leur sont attribuées couvrent une large palette de nuances : ceux-là sont plus réguliers lorsque des proches sont restés en Bulgarie ou que les enfants partent étudier dans ce pays où l'enseignement supérieur est moins onéreux et les examens d'entrée réputés plus accessibles. La détention de la double nationalité – couplée à l'exercice de

40. Entretien avec N., cité.

droits sociaux (le versement d'une retraite) et politiques (le vote) – facilite également les visites, là où l'irrégularité transforme chaque franchissement de la frontière en épreuve⁴¹. Plus fondamentalement, le rapport au voyage met en jeu les constructions d'identités elles-mêmes en articulation avec les appartenances générationnelles, professionnelles et sociales des *göçmen*, leur éventuelle adhésion passée au Parti communiste et, plus encore, la manière dont fut vécue la bulgarisation forcée.

Le « retour » sur le lieu de naissance engage la relation à ceux qui sont restés, qui étaient là au moment de l'assimilation et de l'exode. Des expériences de solidarité, de fidélité dans l'absence (les Bulgares qui prirent soin des biens et des bêtes qui leur avaient été confiés) coexistent avec les souvenirs de l'indifférence, de la trahison parfois aussi de voisins ou de collègues qui rachetèrent à vils prix les propriétés cédées dans l'urgence ou pillèrent les biens abandonnés. Même lorsque la déchirure fut euphémisée, la rencontre avec les anciens familiers mêle parfois à l'hospitalité des non-dits, des incompréhensions qui s'approfondissent à mesure que divergent les trajectoires individuelles. S., un ancien chauffeur de 68 ans, se souvient : « J'ai quitté la Bulgarie en 1989. J'avais travaillé pendant vingt-sept ans dans une usine ; j'avais une maison, j'avais tout fait de mes mains et un jour on est venu me dire "tu dois tout quitter". Comme cela, psitt, du jour au lendemain. Au moment où ils nous ont changé les noms, il y a des Bulgares qui se sont réjouis »⁴².

Originaire d'un village de la région de Şumen/Şumnu, S. rentre tous les étés en Bulgarie où vit encore le frère de sa femme. Chaque retour est l'occasion d'évaluer les parcours : « J'ai dit à mes amis bulgares "en Turquie, j'ai une maison, j'ai une voiture, j'ai deux fils. Voilà ce que j'ai fait en vingt ans". Mes amis bulgares, je leur ai dit "Et vous, pendant ce temps-là, qu'avez-vous fait ?" Et ils se taisent, eux, ils se taisent. En Bulgarie, la crise a été terrible. Tout ce qui avait été construit sous le socialisme, ils ont tout pillé. Il n'en reste rien »⁴³. Dans cette rencontre, le déplacement imposé est transcrit comme bifurcation du temps : en Turquie, malgré les obstacles, les migrants ont (re)construit leur existence, alors que les Bulgares seraient enfermés dans

41. On estime que les Turcs de Bulgarie détenant la double nationalité sont entre 50 000 et 250 000. Leur dénombrement est rendu difficile par le fait que certains sont enregistrés sous deux patronymes différents : le nom bulgare imposé en 1985, en Bulgarie ; leur nom turc de naissance ou le nouveau patronyme qu'ils se sont choisi en 1989, en Turquie. Notons que l'entrée de la Bulgarie dans l'UE en 2007 a renforcé l'attractivité de la détention d'un passeport bulgare. N. Özgür-Baklacioglu, « Dual Citizenship, Extraterritorial Elections and National Policies: Turkish Dual Citizens in the Bulgarian-Turkish Political Sphere », dans Osamu Ieda (ed.), *Beyond Sovereignty: From Status Law to Transnational Citizenship?*, Sapporo, Hokkaido University, 2006, p. 319-358.

42. Entretien avec S., Istanbul, 31 août 2009.

43. *Ibid.*

une temporalité immobile, sinon régressive. Le mouvement subi est recodé comme vitalité. En parallèle, les destinées individuelles sont présentées comme isomorphes aux trajectoires des États, crise et déclin économique pour la Bulgarie, dynamisme et modernité pour la Turquie.

Plus généralement, le déplacement géographique vaut déplacement le long d'une échelle de la prospérité relative. Bien que les *göçmen* vivant dans les logements pour réfugiés appartiennent souvent aux milieux ouvriers et agricoles, plus rarement aux classes moyennes, leurs revenus, y compris lorsqu'ils touchent une retraite⁴⁴, sont supérieurs à ceux de leurs homologues bulgares. Les séjours là-bas fournissent l'opportunité de jouir d'une aisance financière inhabituelle, même dans le contexte de la crise économique de 2009. Depuis qu'il a pris sa retraite il y a neuf ans, S. ne se rend plus guère au cœur d'Istanbul, trop éloigné, trop onéreux. Il continue cependant à aller en Bulgarie en voiture chaque année. N., une enseignante dont le père réside toujours à Ikitelli, mais qui s'est installée dans un quartier habité par des « Turcs locaux », raconte de même : « Récemment, je suis allée en vacances en Bulgarie avec une amie et collègue de Plovdiv. Nous avons réussi à trouver un hôtel à 10 leva la nuit [5 euros environ]. Mais pendant tout le séjour, j'ai fait attention à mes dépenses ; j'ai réduit mon train de vie afin qu'elle ne se sente pas mal à l'aise. À ce moment-là, j'ai bien senti la différence avec la situation en Bulgarie »⁴⁵.

Il n'est pas inintéressant de noter que, dans ces jeux de miroir, deux repères temporels différents sont utilisés. Lorsque le récit met en évidence l'accomplissement de soi en Turquie, la trajectoire individuelle se lit dans la confrontation entre le présent de la Turquie et celui de la Bulgarie. Quand sont discutées les frustrations de l'existence en Turquie, le point de comparaison n'est plus la Bulgarie actuelle, mais celle d'hier : « Oui, la vie est très différente ici, parce qu'ici, c'est le capitalisme, affirme ainsi S. Là-bas, il y avait le communisme et sous le communisme, il n'y avait peut-être pas beaucoup d'argent, mais rien ne coûtait cher et chacun avait ce qu'il lui fallait pour vivre. À l'époque, ils nous disaient que le communisme apporterait le bonheur à tous et que le capitalisme était terrible. Ils ont eu tort sur le communisme, mais ils avaient raison sur le capitalisme. Ici, il y a beaucoup

44. Le rapport est de un à trois pour les enseignants, par exemple. Par ailleurs, environ 35 000 Turcs de Bulgarie seraient parvenus depuis 1999 à obtenir une pension bulgare dont le montant est insuffisant pour vivre en Turquie. N. Özgür-Baklacioglu, « Dual Citizenship, Extraterritorial Elections and National Policies: Turkish Dual Citizens in the Bulgarian-Turkish Political Sphere », cité, p. 329.

45. Entretien avec N., cité.

d'inégalités »⁴⁶. La Bulgarie de l'avant et la Turquie d'aujourd'hui deviennent contemporaines.

Cette coexistence d'horloges plurielles ne saurait toutefois être vue comme dissonante. Elle constitue plutôt l'un des mécanismes de réagencement du temps, c'est-à-dire de soi, dont la richesse est illustrée par la trajectoire de N., qui a grandi à Razgrad/Razgrat : « C'est en 1985 [au moment de l'assimilation forcée] que je me suis rendu compte qu'il fallait que je comprenne comment on pouvait être turc. La langue était en train de disparaître, il y avait des mots que l'on trouvait plus facilement en bulgare. Aujourd'hui encore, il y a des migrants qui continuent à utiliser des termes spécifiques ; tu peux les reconnaître à ces mots. J'étais la seule Turque de mon lycée. Là-bas, il n'y avait personne à qui tu pouvais raconter ce qui t'arrivait. Il était facile en ville d'être intégré, de s'intégrer. À l'époque, on apprenait à être turc au village auprès des grands-mères et des grands-pères ». Elle s'arrête un instant, avant de poursuivre : « C'est vrai, par moment, j'ai la nostalgie de cette époque. L'an prochain je voudrais emmener ma fille là-bas. L'air y est sain ; l'alimentation lui fera du bien. Et puis je voudrais qu'elle apprenne le bulgare. Je lui parle déjà un peu, mais elle ne comprend pas encore. Elle est citoyenne de Bulgarie après tout »⁴⁷.

Pour les représentants de la génération de N., dont les parents se sont établis en ville, la chaleur des étés est associée à ces villages où les rituels de passage et les fêtes revêtaient leurs couleurs diaprées et où l'on baignait dans un environnement linguistique principalement turc. A., dont le grand-père était à ses heures libres calligraphe et tailleur de pierre, se rappelle : « Mon grand-père préparait le café. Avec ses frères, il passait de longues soirées à discuter des temps anciens. Je les écoutais raconter des contes à demi fabuleux sur les débuts de l'ère ottomane, pleins de miracles et de djinns. Mon grand-père disait qu'au moment du *Ramazan*, une lumière particulière recouvrait la nuit, qu'elle était la porte du ciel s'ouvrant et qu'alors tous les souhaits pouvaient se réaliser. Il y avait une aura de mystère dans ce folklore local. Là-bas, les temps ottomans vivaient encore »⁴⁸.

Ce trajet du monde urbain vers un lieu d'origine berceau de l'identité, N. souhaite désormais le faire accomplir à sa fille. Mais, paradoxalement, le retour n'est plus utilisé cette fois pour apprendre à « être turc » mais pour transmettre à son enfant une sensibilité – turque de Bulgarie – singularisante au regard de la population majoritaire en Turquie. Si, dans les deux

46. Entretien avec S., cité.

47. Entretien avec N., cité.

48. Entretien avec A., 36 ans, Sofia, 9 septembre 2009.

cas, il est question de (ré)enracinement, une frontière nationale sépare aujourd'hui le site du ressourcement de la ville de résidence. Pourtant, cette démarcation n'est pas nécessairement pertinente : le déplacement depuis Istanbul vers la terre natale n'est qu'une extension de l'ancien mouvement entre Razgrad/Razgrat et le village paternel. Et c'est autour de ce voyage que se réordonnent le passé de la mère aussi bien que le futur de l'enfant, disposés le long de deux lignes parallèles. Éblouissante invention du nouveau comme figure de la permanence.

L'objectif de ces pérégrinations en identités était d'interroger les interactions entre espace et temps dans la production des appartenances. À cet égard, l'une des singularités de la situation des Turcs de Bulgarie réside dans le fait que leur « départ » vers la Turquie a pu être pensé, à tout le moins en certains moments, comme un « retour » vers la mère patrie. Comment alors nommer et vivre le voyage vers la Bulgarie ? Les routes qu'ils ont empruntées mettent en lumière la possible disjonction entre les notions de lieu d'origine et d'ancrage stato-national. Elles suggèrent également combien les inscriptions spatio-temporelles sont tramées de rêves et d'imaginaires, de matérialités et de gestes. Les figures du voyage – ici appréhendées à travers l'anticipation d'un futur périple, la captation photographique de retrouvailles familiales sur la terre des origines, ou encore l'inscription du lieu de départ dans le pays d'installation – s'y sont révélées multiples. Pour certains, le voyage a été incorporé comme un moment dont le caractère fondateur s'érode à mesure que se constitue une histoire de la lignée centrée sur la terre d'installation ; pour d'autres, l'ancrage passe par une pratique itérative des voyages.

Au fil de ces itinéraires, trois registres temporels se sont croisés et, parfois, rencontrés : les flux des départs et retours dans le temps linéaire de l'histoire politique et sociale ; les temporalités familiales avec leurs refondations selon les scissions migratoires, les découpages spatiaux des familles devenant à leur tour aunes de mesure du temps ; les rythmes singuliers d'individus qui relient, chacun de manière propre, histoire personnelle et collective dans la quête d'une mise en signification de leur vécu. Déplacement dans l'espace, le voyage constitue aussi un objet temporel, non par sa seule inscription dans la durée spécifique du trajet et du séjour, mais parce qu'il est invitation à un déplacement dans le temps : retour rêvé vers un passé préservé ; production d'une continuité biographique par-delà les ruptures de la migration ; circularité d'un temps de la filiation où chaque génération se construirait dans la fréquentation d'une route pensée comme identique parce que autre.

Au final, l'un des éléments les plus singuliers de ce parcours réside dans la contribution de l'établissement en Turquie à la production de récits collectifs

sur ce que signifie être turc de Bulgarie, membre d'une « minorité » turque. Avant la seconde guerre mondiale, l'exode des élites et l'intensité des divisions entre kémalistes et anti-kémalistes n'avaient pas permis aux interrogations sur l'appartenance apparues dans les milieux notamment enseignants d'exercer une influence sensible sur les conceptions de soi de populations rurales peu éduquées. Sous le communisme, une élite turque a été formée dont la turcité fut un temps admise si elle était socialiste, avant d'être progressivement contestée. Cette configuration spécifique, conjuguée avec la conflictualité des relations bulgaro-turques, a limité les possibilités d'écriture d'un récit ethno-national turc. Dès lors, pour certains migrants établis en Turquie en 1989, c'est parfois le regard singularisant porté par les « Turcs locaux » sur les nouveaux venus qui a suscité un travail de (re)constitution d'une appartenance « turque de Bulgarie », laquelle guide désormais l'ordre pendulaire des voyages. Et nombreux seraient ceux qui se retrouveraient dans les paroles séfarades rapportées par Antonio Muñoz Molina : « Seuls nous qui sommes partis savons comment était notre ville et réalisons à quel point elle a changé : ce sont ceux qui sont restés qui ne se la rappellent pas, ceux qui, de la voir au jour le jour, l'ont perdue et laissée se défigurer, même s'ils pensent que ce sont eux qui sont restés fidèles et que nous, dans une certaine mesure, sommes les déserteurs »⁴⁹. Partir comme ultime fidélité. Ils y ajouteraient sans doute : revenir comme devenir. ■

Nadège Ragaru est chargée de recherche au Centre d'études et de recherches internationales (CERI) Sciences Po/CNRS, et enseignante à Sciences Po. Ses recherches portent sur la sociologie historique du communisme en Bulgarie, les politiques des identités en Bulgarie et en Macédoine, ainsi que sur la culture visuelle et l'anthropologie des images. Elle a récemment codirigé avec Antonela Capelle-Pogăcean *Vie quotidienne et pouvoir sous le communisme. Consommer à l'Est* (Paris, Karthala/CERI, 2010) et publié « Bulgarie : une "révolution" en palimpseste », dans Jérôme Heurtaux, Cédric Pellen (dir.), *1989 à l'Est de l'Europe. Une mémoire controversée* (La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 2009, p. 172-202) ; « The Political Uses and Social Lives of "National Heroes": Controversies over Skanderbeg's Statue in Skopje », *Südosteuropa* (56 (4), 2008, p. 522-555) ; « ONG et enjeux minoritaires en Bulgarie : au-delà de "l'importation/exportation" des modèles internationaux », *Critique internationale* (40, 2008, p. 27-50).
Adresse électronique : ragaru@ceri-sciences-po.org

49. Antonio Muñoz Molina, *Sefarade*, Paris, Le Seuil, 2003, p. 17.